

Quelle est la nature du *Québec bashing* ?

GENEVIÈVE BERNARD BARBEAU, *Québec bashing. Analyse du discours entourant l'affaire Maclean's*, Montréal, Éditions Nota Bene, Collection Langue et pratiques discursives, 2015, 202 pages

Simon Couillard

Volume 10, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couillard, S. (2016). Review of [Quelle est la nature du *Québec bashing* ? / GENEVIÈVE BERNARD BARBEAU, *Québec bashing. Analyse du discours entourant l'affaire Maclean's*, Montréal, Éditions Nota Bene, Collection Langue et pratiques discursives, 2015, 202 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 16–17.

QUELLE EST LA NATURE DU QUÉBEC BASHING?

Simon Couillard

Doctorant en études québécoises, UQTR, enseignant en philosophie, Cégep de Victoriaville

GENEVIÈVE BERNARD BARBEAU
**QUÉBEC BASHING. ANALYSE
DU DISCOURS ENTOURANT
L'AFFAIRE MACLEAN'S**
Montréal, Éditions Nota Bene,
Collection Langue et pratiques
discursives, 2015, 202 pages

Mademoiselle Côté avait laissé derrière elle des noms de personnages aussi loin des Tousignant que la lune. Cavelier de la Salle, La Vérendrye, Radisson, Frontenac, le mauvais intendant Bigot; tous, même les méchants, avaient droit à un souvenir fidèle. Peut-être Mademoiselle Côté conservait-elle l'avantage d'être venue la première dans l'île. Quelle chance de soulever les imaginations Miss O'Rorke pouvait-elle avoir avec son acte de capitulation, la défaite des Français, ses Pères de la Confédération et son *Dominion of Canada*? »

– Gabrielle Roy, *La petite poule d'eau*

L'ouvrage de Geneviève Bernard Barbeau, professeure au Département de lettres et communication sociale de l'UQTR, est la version abrégée d'une thèse de doctorat en linguistique. Il compte 6 chapitres dans lesquels l'auteure tâche de cerner le débat entourant la publication du dossier du *Maclean's*, «Quebec: The Most Corrupt Province in Canada», à la lumière du concept de *Québec bashing*¹ et dans une perspective historique et mémorielle.

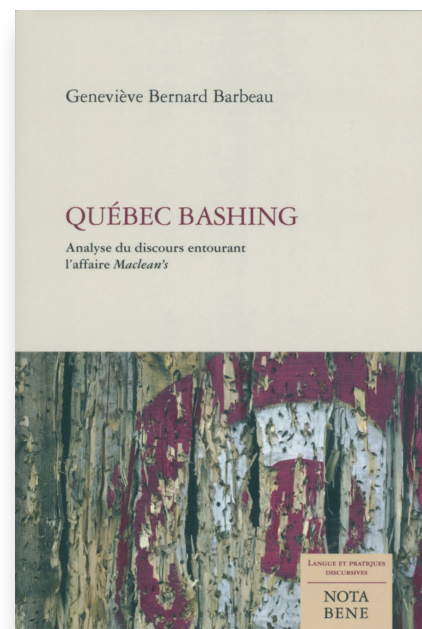
L'auteure présente d'abord la chronologie de «l'affaire Maclean's», de la publication du dossier au mois de septembre 2010 jusqu'au blâme du Conseil de presse en avril 2011, une affaire qui, selon elle, «[...] si elle peut sembler anodine de prime abord, est néanmoins révélatrice de tensions fortement ancrées dans la société canadienne» (p. 15). Ce sont donc ces «tensions» (le mot revient régulièrement) qu'elle voudra exposer. Or, le fait qu'elle les trouve internes à la «société canadienne» (exit les deux solitudes) annonce une certaine couleur. Cette préconception a un impact important sur les conclusions de l'auteure, comme nous le verrons, et ce malgré une approche qui se veut systématique et rigoureuse.

L'ouvrage présente donc «cinq niveaux d'analyse, autonomes en eux-mêmes [*sic*]», dont la superposition est appelée à rendre compte du «phénomène qu'est le *Québec*

bashing et [...] de l'envisager dans toute sa complexité et de façon englobante» (p. 22). Malgré une analyse pertinente à certains égards, il s'agit d'une promesse non tenue. D'une part, les «niveaux d'analyse» sont effectivement largement autonomes, et les six paragraphes de conclusion ne permettent pas de clarifier adéquatement leur complémentarité. D'autre part, Bernard Barbeau indique s'être penchée sur un vaste corpus constitué d'articles, de billets de blogues et de «réactions citoyennes», mais ce sont ces dernières (et plus spécialement les sections «commentaires») qui servent ultimement à expliciter ce que serait le *Québec bashing*. Il s'agit d'une autre préconception déterminante. Bernard Barbeau ne voit pas un phénomène à l'œuvre dont elle tenterait d'expliquer la fonction idéologique et l'étendue², elle cherche à savoir ce qu'on dit du *Québec bashing*, ou plutôt, ce que «on», ce «on» très souvent inauthentique et bavard, en dit.

Ce sont donc ces «tensions» [que l'auteure] voudra exposer. Or, le fait qu'elle les trouve internes à la «société canadienne» (exit les deux solitudes) annonce une certaine couleur. Cette préconception a un impact important sur les conclusions de l'auteure, comme nous le verrons, et ce malgré une approche qui se veut systématique et rigoureuse.

La section la plus solide du livre est celle qui a trait plus strictement à la linguistique, soit le chapitre 2, intitulé «Vers une définition du (Québec) *bashing*». Ici, la méthode de la professeure Bernard Barbeau fonctionne à son meilleur: recours aux bases de données et aux ouvrages de références, analyse des cooccurrences, lexicométrie, etc. Les conclusions auxquelles elle arrive sont convaincantes et pertinentes. À partir de l'analyse du corpus, elle constate que «le *bashing* est un phénomène qui vise principalement à désigner la critique et le dénigrement d'une collectivité présentée comme un tout homogène» (p. 48), mais aussi que «le *bashing* désigne généralement [...] le dénigrement d'un groupe en raison des positions politiques et idéologiques qui lui sont associées» (p. 49), et finalement que, «en contexte québécois, *bashing* s'est



[...] spécialisé pour être appliqué au cas du dénigrement du Québec et des Québécois francophones et, à plus forte raison, des Québécois francophones souverainistes» (p. 50). L'auteur trouve également que le phénomène loge dans l'interprétation (qui tient compte d'une accumulation de discours définitoires), plutôt que dans le registre des actes de discours, mais que «le fait de qualifier un discours de *bashing* appelle [...] à sa condamnation, qu'elle soit ou non explicite, et sous-entend que les propos tenus n'ont pas lieu d'être» (p. 61). Il s'agit indéniablement de constats qui précisent et clarifient une notion qu'on utilise parfois sans bien la discerner.

Le chapitre suivant consiste en une analyse de l'article de Martin Patriquin et de la chronique d'Andrew Coyne. Ici, par contre, l'auteure s'oblige à un travail superflu. La raison est simple: si le *Québec bashing* loge dans l'interprétation et se fonde sur l'accumulation de discours définitoires, comme elle le soutient dans le chapitre précédent, en aucun cas cet article et cette chronique ne constituent le «discours source», tel qu'elle l'indique en introduction du chapitre. Pour identifier un discours source, il faudrait multiplier les textes qui ont été interprétés, de manière suffisamment consensuelle, comme des exemples de *Québec bashing* (les articles de Jan Wong, de Barbara Key ou de Licia Corbella, des éditoriaux du *National Post*, du *Globe and Mail* ou du *Toronto Star*, le dossier du *Maclean's*, etc. Et pourquoi pas l'ensemble des cas soumis au Conseil de presse?), repérer ce qui ressemble à une formation discursive et identifier les axes à partir desquels le *Québec bashing* s'articule.

Mais Bernard Barbeau ne le trouve pas, le discours du *Québec bashing*, et elle conçoit donc que le doigt qui pointe n'indique rien, sinon l'imagination fertile de son possesseur. Ainsi, Coyne et Patriquin «mettent de l'avant une accumulation d'exemples et, dans le cas de Coyne, une dichotomie entre

1 Bernard Barbeau préfère cette graphie (italique et accent aigu) à d'autres (par exemple: avec guillemets et sans accent aigu), un choix qui reflète les usages les plus courants dans son corpus, qui eux-mêmes signaleraient l'intégration du concept au français québécois.

2 Je dois dire ici que j'ai déjà défendu une hypothèse à ce sujet. Cf. COUILLARD, Simon, «Lord Acton et le nationalisme impérial du ROC», *Le Devoir*, 26 et 27 septembre 2015, B6.





le bien et le mal, qui servent essentiellement à particulariser le Québec et à le présenter comme différent de ce qui constitue la norme [...]. Néanmoins, force est de constater qu'en eux-mêmes, les propos de Patriquin et de Coyne ne sont pas des plus virulents» (p. 92-93). Alors, comment savoir s'il y a véritablement *Québec bashing*? «[C] e n'est qu'en se penchant sur les réactions suscitées dans l'espace public que l'on peut trouver des éléments de réponse.» (p. 94) Et c'est pourquoi on plonge, dès la page suivante et pour deux chapitres, dans les sections «commentaires» des blogues et des sites de divers périodiques.

L'auteure applique, pour les deux chapitres suivants, la méthode utilisée au chapitre 2. Pour le chapitre 4 («Du *Québec bashing* ou une simple critique?»), Bernard Barbeau constate d'abord que «des 295 messages relevés, 197 (66,8%) servent à appuyer la thèse selon laquelle le dossier du *Maclean's* est un cas de *Québec bashing* alors que 98 (33,2%) viennent plutôt appuyer la thèse inverse» (p. 96). Elle classe et présente ensuite les arguments des uns et des autres, en ordre de fréquence. Pour le chapitre suivant («Discours et contre-discours»), l'auteure s'intéresse aux condamnations que se lancent les «participants» du débat autour de l'affaire *Maclean's*. On croit, à ce stade, se trouver à l'écart de la problématique soulevée par l'auteure en début d'ouvrage, mais cette dernière en vient à des constats plutôt intéressants. Dans les insultes qui visent les deux cibles (ethno-sociotypes) privilégiées des participants, les Québécois francophones souverainistes (51,1% des condamnations) et les Canadiens anglophones fédéralistes (37,7%), les condamnations les plus dures (manque d'envergure, de maturité et d'intelligence) sont presque exclusivement dirigées vers les premiers, alors que les reproches adressés aux seconds sont d'un autre ordre (manque de respect, d'honnêteté intellectuelle). Également, les premiers ont droit plus généralement à une condamnation de leur «être» (52%), alors qu'on condamne plutôt les seconds pour leur «faire» (63,1%). Bernard Barbeau en conclut qu'«on assiste donc à la construction de l'image du Québécois idiot [...], né pour un petit pain [...] et qui agit en bébé gâté [...], image presque figée qui est largement véhiculée dans la société» (p. 149).

Pourtant, l'auteure met en parallèle le discours contre le Québec et le discours contre le Canada, fait du *Québec bashing* le double d'un «*Canada bashing*». Un même phénomène, donc, qui tirerait son origine dans la dualité des mémoires collectives en lien avec les événements passés touchant à la question nationale québécoise et aux lois linguistiques. Les événements évoqués dans les commentaires et qui ne le sont que pour une seule des cibles (comme la Conquête, le rapport Durham, la crise d'Octobre, les élections du PQ et du Bloc) ne seraient pas des «moteurs de positionnement». Pourtant, ils mettent en contexte les condamnations respectives. Pour le discours anti-Canada, on évoque des faits jugés douloureux, ou qui sont sources de colère ou de frustration, et qui se situent dans une période plus longue. C'est un discours fondé, selon Bernard Barbeau, sur le ressentiment-douleur. De l'autre côté, le discours anti-Québec (le terme «*Québec bashing*» ne devient-il pas un synonyme encombrant?) porte sur des faits relativement récents (qui laisserait croire à une rancœur également récente) sur le mode du ressentiment-lassitude. Dans les deux cas, «chacun fait montre d'une certaine rancune envers son opposant, rancune qui est au centre de la mémoire col-

lective» (p. 182). Ce qui permet à l'auteur de situer sa thèse plus générale, à savoir «que le ressentiment [...] doit être envisagé comme un phénomène typique de l'affrontement entre les groupes qui partagent un passé commun, bien qu'il l'interprète de façon différente» (p. 183). Cette idée donne à la clause de l'ouvrage tout son sens: «Ici, la mémoire est une faculté qui n'oublie pas.» (p. 194)

COURTE CRITIQUE

Juste avant que je me mette à la lecture du livre, Télé-Québec présentait le documentaire de Simon Beaulieu sur Gaston Miron. J'ai seulement saisi la fin, mais j'ai été assez intrigué pour me rendre sur le site internet du diffuseur et le visionner entre deux séances consacrées à cette rédaction. J'ai, sans trop le vouloir, associé la finale de la professeure Bernard Barbeau à cet extrait d'un poème de Miron que présentait le documentaire:

Or je vois nos êtres en détresse dans le siècle/je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de nous/j'entends surgir dans le grand inconscient résineux/les tourbillons des abattis de nos colères/et pourtant je lutte, je te le jure, je lutte/parce que je suis en danger de moi-même à toi/et tous les deux le sommes de nous-mêmes aux autres/Les poètes montent la garde du monde.

Et cette association involontaire m'a suggéré une critique: cette lutte que mènent les intervenants au bas des articles et des blogues, dans les commentaires où l'on trouve ces «abattis de nos colères», aurait-elle davantage à voir avec le présent, notre détresse dans ce siècle, qu'avec le passé?

Mais s'il faut comprendre la virulence particulière du *Québec bashing*, ne pourrait-on l'expliquer d'abord par le fait que le projet politique canadien est tenu, par ses partisans, comme moralement supérieur, et que ceux qui le refusent (qu'on se représente typiquement, à raison, comme les Québécois francophones, et a fortiori les souverainistes) ont nécessairement quelque chose d'odieux?

Il y a, au Canada, deux grands projets nationaux (qui concernent respectivement des millions de gens), un projet (pan) canadien et un projet québécois, disons-le républicain. Ce sont ces projets qui mobilisent une mémoire collective distincte. Mais s'il faut comprendre la virulence particulière du *Québec bashing*, ne pourrait-on l'expliquer d'abord par le fait que le projet politique canadien est tenu, par ses partisans, comme moralement supérieur, et que ceux qui le refusent (qu'on se représente typiquement, à raison, comme les Québécois francophones, et a fortiori les souverainistes) ont nécessairement quelque chose d'odieux? Prenons un texte tiré d'aujourd'hui, 8 janvier 2016, dans le *Toronto Star* sous la plume de Rick Salutin:

Stephen Harper, au cours de son règne, a essayé de devenir la voix du nationalisme canadien, dans le sens traditionnel exclusiviste [...]. Il a promu la xénophobie, le racisme et le tribalisme dans ses politiques envers les immigrants, et en particulier envers les réfugiés, qui ont été odieusement traités [...]. Ce qui est fascinant est que Justin Trudeau ne s'est pas opposé à lui en déclarant qu'il était anti-nationaliste, comme ce serait le cas, disons, en Serbie ou en Hongrie. Il a combattu en nationaliste canadien, définissant ce nationalisme en termes de tolérance, ou même de gloire de la diversité – une réfutation forte à la plupart des nationalismes contemporains³» (je souligne et je traduis).

Il me semble simplement qu'on pourrait trouver dans ce genre de propos une intuition à mettre à l'épreuve. ♦

3 SALUTIN, Rick, «Canada, the country that nationalism side-swiped», *Toronto Star*, 8 janvier 2016, en ligne: <http://www.thestar.com/opinion/commentary/2016/01/08/canada-the-country-that-nationalism-side-swiped-salutin.html>